Synthèse, réaction et relance en guise de conclusion

Autor(en): **Poltier, Hugues**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales**

Band (Jahr): **63 (2005)**

Heft 2: **Le défi démographiqe, facteur d'innovation ; Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la femme, le pouvoir et l'éthique**

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-141668

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

SYNTHÈSE, RÉACTION ET RELANCE EN GUISE DE CONCLUSION

HUGUES POLTIER
Philosophe-éthicien, Université de Lausanne
membre de l'Institut e²co

Au terme des cinq présentations que nous venons d'entendre, je suis appelé - je l'ai été et, dans un mouvement aussi généreux qu'aveugle j'ai donné mon accord (je n'ai eu le courage ni de dire que je n'en avais pas le temps ni que je n'étais pas sûr d'en avoir la compétence) - à faire une rapide synthèse des propos et réflexions qu'il nous a été donné d'entendre. J'avoue d'emblée mon embarras et mon inquiétude: je ne sais si je saurai improviser une relance digne de ce qui vous a été présenté. Mais dans le gouffre de l'improvisation, je me lance.

Réfléchissant à haute voix aux réponses que les oratrices ont apportées à la question d'une éthique propre aux femmes, plus généralement à celle de savoir s'il y a des valeurs propres aux femmes ou tout au moins une manière proprement féminine d'assumer et de prendre la responsabilité de valeurs morales en position de pouvoir, je les rangerai en deux groupes principaux, l'un comprenant les professionnelles du service à autrui, le second celles dont la vocation est d'intervenir à titre public-privé dans l'espace public.

S'agissant des premières - et je pense plus particulièrement ici à celles qui font profession de politique - j'ai été frappé par le caractère d'indifférence au genre dans les valeurs exprimées: celles qui ont été invoquées vont en effet du bien commun à la loyauté en passant par la sincérité, la vérité et l'ajustement des décisions aux faits. Les exemples mentionnés transcendent la polarité féminin/masculin. Si des différences homme/femme sont évoquées, elles concernent les aptitudes des uns et des autres, les femmes étant généralement, nous explique-t-on, moins sujettes à l'aveuglement par la perspective de gratification de l'ego - et pour cette raison même plus aptes à concentrer leur attention, leur réflexion et leur imagination aux problèmes à résoudre. Elles seraient en somme mieux dotées pour réfléchir aux problèmes, plus souples pour imaginer - ce qu'indiquerait la plus grande «plasticité neuronale» des femmes évoquée par la doctoresse Barbier - et concevoir les solutions adéquates aux difficultés qui se présentent - ce que, pour ma part j'ai volontiers tendance à croire, mais peut-être n'est-ce là que le reflet de mes propres aveuglements sur les (non-) limites de mes sœurs les femmes. Mme Barbier nous suggère ainsi que, s'il n'y a pas de valeurs qui seraient propres aux femmes, leur action serait moins parasitée que chez les hommes par l'attrait du pouvoir et par l'ambition, de sorte qu'il y aurait chez elle une plus grande congruence valeurs reconnues-comportements.

A les suivre donc, il n'y a pas tant de différence dans les valeurs dont se réclament les hommes et les femmes, mais bien plutôt une tension provenant de l'écart dans la manière dont les uns et les autres ont d'y être (in)fidèles. La supériorité - morale - des femmes se marquerait dans leur aptitude à la fidélité concrète aux valeurs qu'elles reconnaissent.
Je me permets de souligner encore que les vertus mises en avant par les professionnelles du service que sont les politiciennes et la doctoresse ont un style assez calviniste: les valeurs du service, du dévouement, du respect de l'autre, de la cohérence paraissent d'abord celles de l'hémisphère gauche, souvent associé au masculin et à la pauvreté imaginative qu'on lui attribue volontiers.

La posture de la théologienne et de la comédienne apparaît plus en décalage par rapport à l'univers commun des valeurs dominantes, et partant masculines même si l'une et l'autre semblent soucieuses d'éviter le Charybde de la guerre des sexes tout comme le Scylla de la soumission. Cette exigence d'un entre-deux détermine leur renoncement à se réclamer d'une éthique de la différence des sexes pour lui préférer une éthique de la dissidence, du bougé, de l'indétermination. Dans cet esprit, Mme Graesslé s'est attachée à développer un mode d'intervention dans l'espace public jouant de et sur l'écart à la représentation instituée valant norme du partage homme/femme. Ainsi s'agit-il moins d'affirmer une différence, une spécificité féminine qu'un refus en acte de se laisser déterminer dans son champ et son mode d'action par le stéréotype du partage homme/femme - partage qui se joue en particulier dans les fonctions traditionnellement inaccessibles aux femmes. C'est également à creuser et à étendre cet écart de l'action à la représentation normative désignant le propre de chaque genre que travaille Mme Théraulaz dans ses interventions de comédienne. Pour elle, la valeur première est celle d'authenticité: le se-tenir-au-plus-proche-de-soi indiqué par les trois phrases qu'elle cite en ouverture de son propos. Ce se-tenir-proche-de-soi a pour corollaire le geste de se dépouiller de ses vêtements sociaux que sont les stéréotypes des genres, pour l'homme l'image de la virilité performante, pour la femme celle de la séduction, plus précisément, du-devoir-toujours-être-séduisante pour être acceptée comme femme. De sorte que, dans cette perspective, l'agir éthique est avant tout celui qui déplace, met en branle, offre un espace de liberté par rapport au stéréotype: ici encore la dissidence plutôt que la différence. Mais relevons alors qu'ici non plus il n'est pas question de valeurs spécifiquement féminines. Certes, ce sont des femmes - plutôt que des hommes - qui nous tiennent ce discours. Mais la raison ne doit-elle pas en être cherchée dans l'enfermement historique des femmes dans une figure - celle du triptyque mère, putain et servante - qui n'est plus assumable, même par les hommes? Plus précisément, cela ne tient-il pas à ce que leur devenir-sujet requiert de quitter une cotte assujettie aux désirs et aux besoins des hommes?

Pas plus chez l'une que chez l'autre, il ne s'agit de mettre en avant une «différence» procédant du genre qui indiquerait une spécificité dans les valeurs et l'agir moraux des femmes. Bien plutôt, il s'agit de rompre avec l'image héritée - qui, même si elle est déjà bien lézardée, n'en demeure pas moins puissante, voire séduisante malgré tout - tout en évitant d'entrer dans la guerre frontale des sexes. Dans ce contexte, la seule voie praticable est celle d'un entre-deux, évitant les deux écueils de la soumission et de l'affrontement pour leur préférer le travail de la dissidence en tant qu'il ouvre, non tant sur le pur et simple rapport de pouvoir, que sur un espace de liberté pour les uns et pour les autres.

Tout cela est bel et bon et inspire le plus grand respect. Néanmoins, la société demeure un espace de places et de positions différenciées auxquelles sont attachées des prérogatives et des obligations spécifiques: le pouvoir social n'est pas également réparti et il se trouve qu'aujourd'hui encore les positions de pouvoir restent le quasi monopole des hommes - ce qui est tout particulièrement vrai s'agissant des positions les plus élevées dans les grandes firmes privées ainsi que nous l'a rappelé Mme Rey.

En d'autres termes et pour conclure, si j'accepte volontiers la nécessité de chercher une voie pour penser la coexistence des genres dans une valeur rencontrant leur commune adhésion et fondant, du coup, leur possible coexistence dans un monde qu'il leur faudra bien partager, il me semble néanmoins qu'il convient aussi que le groupe minorisé n'accepte pas trop vite un accord de cessez-le-feu. Passé trop vite et dans la précipitation, il pourrait bien sanctionner les dissymétries subsistant aujourd'hui et partant s'avérer prématuré. En un mot, il se pourrait bien, qu'en dépit de la tonalité pacifique (pacifiste?) des propos entendus aujourd'hui, le féminisme comme mouvement de défense des droits des femmes n'ait encore - nécessité de justice - une longue carrière devant lui. Et que si cela est vrai, il s'ensuit qu'on ne peut faire l'économie de la question du pouvoir - i.e. de l'aptitude à actionner des leviers pour façonner, modifier l'état des choses. Et qu'à revenir sur ce terrain, on ne peut guère éviter de réactiver la question de l'affrontement des genres, notamment en faisant remarquer que, jusqu'ici, les hommes n'ont abandonné aux femmes que les positions qu'ils ont bien voulu leur concéder, celles de puissance subordonnée.